

Richard Labbé, Jacques Pothier, Luc Gélinas

Renald Bérubé

Numéro 144, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65693ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

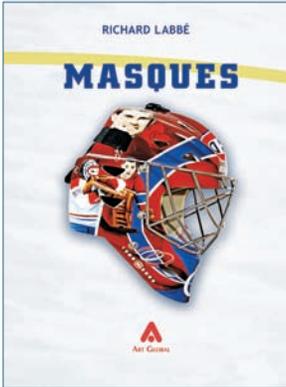
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2011). Compte rendu de [Richard Labbé, Jacques Pothier, Luc Gélinas]. *Lettres québécoises*, (144), 29–30.



★★★★ 1/2

RICHARD LABBÉ

Masques

Montréal, Art Global, 2011, 96 p., 34,95 \$.

Le sport et l'art (du théâtre)

Vous souvient-il qu'à la grande époque du théâtre grec, au V^e siècle av. J.-C., les comédiens portaient des masques

quand ils jouaient ? De même, vous souvient-il qu'à l'époque d'Elizabeth I, en Angleterre, celle de Shakespeare lui-même, existait un genre théâtral appelé « Masques » ? Et que dans *Les trois sœurs* de Tchekhov on attend, à un moment donné de la pièce, le passage des masques, justement ?

Journaliste sportif à *La Presse*, Richard Labbé est aussi, la quatrième de couverture des *Masques* nous l'apprend, un « diplômé en histoire de l'art ». Permettez : je lis cela et ne puis m'empêcher de penser — ce n'est pas monsieur Labbé qui va m'en vouloir, je le lis depuis tant de temps malgré son jeune âge pour oser telle affirmation —, je lis cela et pense à Lynn Swann, l'élégant, habile et si efficace receveur de passes des Steelers de Pittsburgh des années soixante-dix et quatre-vingt. À qui lui demandait d'ou



RICHARD LABBÉ

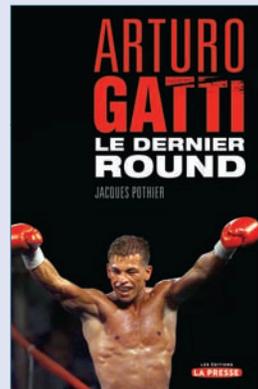
lui venait tant d'efficacité liée à tant d'élégance, il avait dit : « J'ai suivi des cours de ballet, vous savez. » J'ai lu, j'étais aux anges. Bien avant la mode liée à ceux-ci. Sport et art.

Richard Labbé, de toute évidence, en connaît un long chapitre sur le sujet. Ce qui lui a donné cette idée merveilleuse : montrer en quoi les masques des gardiens de but de la LNH, depuis Jacques Plante, ont d'une part évolué sur le plan de leur qualité protectrice du visage des gardiens, et aussi sur le plan de ce que les « tableaux », peints sur ces masques par des artistes, peuvent souligner, tout autant des valeurs de qui le porte que de celles de la société qu'il habite. En tout : trente masques en page de droite, avec commentaires pour chacun en page de gauche.

Sans oublier que le si beau livre, dans son presque texte d'entrée, « Il était une fois... les masques » (« presque », car ce texte est précédé d'un « Avant-propos » drydenien autobio, voilà), raconte (p. 11-18) l'histoire du port du masque dans LNH ; et ce récit est accompagné, en fin de parcours (p. 80-81), d'un superbe résumé illustré de ce même récit. C'est le 1^{er} novembre 1959 que Jacques Plante du CH, atteint à la figure par un lancer d'Andy Bathgate des Rangers, revint au jeu au Madison Square Garden porteur d'un masque, puisqu'un club n'avait pas de deuxième gardien à l'époque, et malgré les réserves anti-masque de l'entraîneur Toe Blake. Un nouveau monde naissait ; Plante allait par ailleurs commercialiser son invention, avec une fin abrupte en 1979 à la suite de la blessure à l'œil de Bernard Parent.

Bon. Me faut arrêter ici. N'ai plus d'espace. Un journaliste va aisément comprendre. Un superbe ouvrage, plein d'humour et d'histoire, intelligent, au point. Qui fournit, pour chaque reproduction de masque, le nom de l'artiste-auteur de ce dernier : c'est ça, le respect. Quelle superbe idée, un journaliste sportif qui publie chez Art Global !

P.S. Le brave Lorne Worsley avait donc l'habitude d'affirmer « mon masque, c'est ma face » (p. 11) ; n'eût-il pas été approprié, clin d'œil supplémentaire, de reproduire sa joyeuse face ronde avec cheveux en brosse ?



★★★★ 1/2

JACQUES POTHIER

Arturo Gatti, le dernier round

Montréal, Les Éditions La Presse, 2011, 486 p., 32,95 \$.

Sport : la réussite et le cauchemar

L'enfant (1972-2009) de Montréal-Nord fut un grand champion, le « meilleur boxeur jamais inventé pour la télé ». Vous avez vu *The Fighter* (2010, *Le coup de grâce* en v.f.), film réalisé par David O. Russell qui raconte la vie du boxeur Micky Ward. Sauf pour un épisode capital de la vie de ce dernier : ses trois combats contre Gatti en 2002-2003. « C'est en soi le sujet d'un autre film entier », de dire Russell.

Et pourquoi les littéraires, si nombreux en âmes sensibles, sont-ils en si grand nombre amateurs de boxe ? Le phénomène ne date pas d'hier : lord Byron collectionnait les portraits de boxeurs découverts dans les journaux, sir Conan Doyle a aussi écrit des romans de boxe, « notre » Louis Hémon est l'auteur de *Battling Malone* et Norman Mailer a beaucoup commenté le grand Ali en plus de se décrire comme le champion poids lourd du roman des É.-U., succédant à Hemingway. Mon meilleur demeure Arthur Cravan (1887-1918), neveu d'Oscar Wilde, pré-dadaïste et fondateur de la revue iconoclaste *Maintenant* (1912-1915) — et boxeur qui monta dans le même ring que le grand Jack Johnson, premier Noir à devenir champion des lourds.

*Arturo Gatti.
Le dernier round me
bouleverse : comment
tant de talent peut-il
mener à pareil gâchis ?*

Vous voyez, je fais le tour grand. Âme (trop) sensible suis-je, sans doute. *Arturo Gatti. Le dernier round* me bouleverse : comment tant de talent peut-il mener à pareil gâchis ? L'histoire ressemble à un classique : père alcoolique, mère battue ; le père pousse son aîné vers la boxe, puis le p'tit Arturo ; un gérant profite, et les problèmes d'alcool, de drogue, de danseuses, de requins divers, etc. La boxe est un gâchis. Gatti trouvera pourtant le moyen de devenir champion du monde, en deux catégories plutôt qu'une. Un jeune



JACQUES POTHIER

homme, naïf et brillant, un boxeur adulé au punch dévastateur, mais qui lui-même en encaissa de trop nombreux pour le profit de la télé, pas pour son bien. Et cette fin au Brésil, suicide ?, mais avec tant de bruits parasites.

Le 1^{er} chapitre s'intitule « Uncasville, 18 mai 2002 », lieu et date du premier combat de la trilogie Ward-Gatti. Le réalisateur de *The Fighter* a compris son importance dans la carrière des deux boxeurs — on peut imaginer que l'entreprise ciné qui a déjà acheté les droits du livre de Pothier saura mettre en évidence son poids d'humanité. Car, car : ce 1^{er} chapitre est précédé d'un « Prologue », « Le testament », début fort approprié : en mars 2004, Gatti, champion des super-légers de la WBC, raconte à son premier entraîneur états-unien, Mario Costa, fiable et fidèle, qu'il en a assez. « Il y a quatre semaines, j'ai pris la décision d'en finir avec cette putain de vie. [...] je ne veux

plus me battre, je ne peux plus me battre, mon corps est mort, mes genoux me font souffrir, mes hanches me font souffrir, mes mains sont complètement détruites, ma vision est nulle... » (p. 8-9) Gatti, Patrick Lynch étant son gérant, boxera jusqu'en 2007.

Regrets à la lecture d'un ouvrage si connaisseur, si empathique mais qui sait garder les distances nécessaires à la bio. Qu'on ne fournisse pas les références aux ouvrages ou articles cités par l'auteur ; qu'on ne fournisse pas non plus la fiche du boxeur. Enfin que l'usage de l'imparfait de l'indicatif soit si aléatoire, confondant la temporalité narrative, tout au long du texte. Ça explique trois étoiles et demi plutôt que davantage.



LUC GÉLINAS

La LNH, un rêve possible, Tome 2, Rêves d'ici et d'ailleurs

Préface de Bob Hartley, Montréal, Hurtubise, 2011, 264 p., 24,95 \$.

Sport : le rêve

Luc Gélinas, journaliste sportif à RDS, lançait en 2008 *La LNH, un rêve possible*, sous-intitulé *Les premiers pas de huit hockeyeurs*

professionnels québécois ; nous avons « lu » cet ouvrage dans la livraison 135 de *Lettres québécoises* (automne 2009, p. 31-32). *Le rêve possible* n'avait alors pas de « tome » ; il lui en faut un maintenant, le 1 – son succès lui procure une suite.

En page des « Remerciements » (p. 255), Luc Gélinas raconte la genèse de ce tome 2 imprévu : lui qui, « journaliste sportif à la télévision », avait été « rongé d'inquiétude » lors de la parution de ses *huit hockeyeurs québécois* parce qu'il ne connaissait rien au monde de l'édition, avait ensuite connu, de la part de ses pairs et du public, un accueil si « formidable » de son premier opus que cela lui avait « insufflé le désir de pousser le travail un peu plus loin ».

Désir réalisé, qui nous fait passer du rêve de *huit hockeyeurs* du Québec à ces *rêves d'ici et d'ailleurs*. Dans ce tome 2, les tenants du *rêve possible* puis-que mené à bon port portent sept noms : Brian Gionta, Alex Kovalev, Kim Saint-Pierre, Michael Cammalleri, Georges Laraque, David Perron et Scott Gomez. Un Russe (Kovalev), deux États-Uniens (Gionta, de l'État de NY, et Gomez, de l'Alaska et d'origine mexicaine), un Canadien de l'Ontario (Cammalleri) et trois Québécois dont l'un est d'origine haïtienne (Laraque) et un autre une femme (Saint-Pierre).



LUC GÉLINAS

Les spectres géographiques et *gender* ont donc été élargis. Pour autant, les réalités décrites, des *huit à ce d'ailleurs*, n'ont pas beaucoup changé. Les réussites reposent beaucoup à la fois sur le talent des enfants et sur l'intelligence des parents et des entraîneurs ; les parents et les entraîneurs peuvent aussi être les pires ennemis des enfants quand leurs rêves irréalises et leurs préjugés se mettent de la... partie. Ainsi, Gionta, Gomez et Cammalleri étaient bien trop petits, Kovalev trop « artiste » puisqu'il s'acharnait à conserver la rondelle, ainsi que David Perron qui en avait fait son idole à Fleurimont en Estrie. Et qu'est-ce donc que peut espérer une fille qui garde les buts au hockey en portant le numéro 33 de Patrick Roy, son idole ? À quoi peut bien rêver *big* Georges quand les proprios d'un club junior misent sur ses talents pour renflouer leurs finances en l'échangeant ? Saint-Pierre recevra une médaille d'or olympique ; Laraque, une coupe Memorial.

À lire, ainsi que le tome d'avant. Un ouvrage sobre, intelligent, serein et engageant. Luc Gélinas, en écriture ainsi qu'à la télé, ne crie jamais ; les collègues de RDS, en particulier les lecteurs de nouvelles du réseau, ont tout intérêt à suivre son calme parcours. Car il n'est pas dit que les amateurs de sport chérissent la surthéâtralisation de nouvelles quotidiennes, surtout quand les lecteurs ne savent pas où se place l'accent tonique en français.

Bryan Perro lance sa maison d'édition

INFO capsule

Fait-il le bon choix ? Fait-il un faux pas ? Bryan Perro répond : « Dans la vie, il faut prendre des risques. Si j'avais écouté ce qu'on me disait à l'époque où je commençais à écrire, je ne serais jamais devenu auteur. »

Il faut préciser que Perro n'est pas n'importe qui : « On part avec un kilomètre d'avance par rapport à des inconnus. Les *Amos Daragon* se sont vendus à 1 350 000 exemplaires seulement au Québec et ont été traduits en 18 langues. » Vu sous cet angle, on ne peut nier qu'il a des arguments forts dans sa poche. Cela dit, il faut espérer que les trois volets de la série du « Sanctuaire des braves » toucheront autant de lecteurs que la série précédente. L'expérience nous apprend que le succès n'est pas nécessairement acquis parce qu'on l'a connu dans le passé. Et puis, une maison d'édition, c'est une entreprise qui exige des compétences diverses. La formule gagnante est « un gestionnaire, un artiste et un artisan ». En d'autres termes, il faut inventer, gérer et produire. Est-ce que Bryan Perro a la combinaison gagnante avec une « partenaire d'affaires solide » en la personne de Gabrielle Gilbert-Hamel, la fille de sa conjointe, diplômée en lettres ? La réponse : le temps nous le dira. On ne perd rien cependant à lui souhaiter bonne chance.